

N°1

Jeudi 7

Vendredi 8

Samedi 9

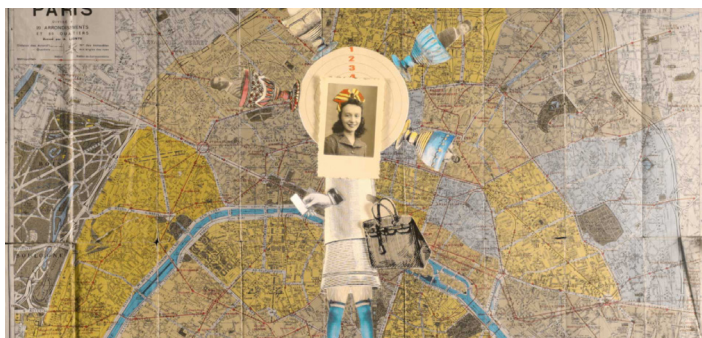
novembre 2024

PREMIERS REGARDS

La gazette du FCAPA Junior

« Et des mots pour le dire. Dire l'émotion, l'impression voire l'idée que pourrait faire naître une image. Un autre exercice, peut-être le moins ludique, qui s'ajoute à tous les autres : le jury, l'animation, la programmation, la radio, la pratique de l'outil cinématographique. Sans autre forme d'élaboration, bien sûr, avec la conscience pleine qu'il s'agit d'une expression première, spontanée, sans prétention aucune. Sans intervention de notre part. Elles et ils ont choisi librement les films qui leur parlaient. Ils et elles se sont permis d'ajouter ceux vus au festival de Cannes, un moment inoubliable d'un parcours qu'on a voulu encore plus riche cette année. FCAPA junior, avons-nous dit. Sélectionner, programmer, débattre, primer, filmer. Et pourquoi pas écrire ? On peut en apprécier le courage. En tout cas, pour ce qui nous concerne, nous ne pouvons pas contenir un sentiment de fierté. »

TAHAR CHIKHAOU



Villa Madjo de Elen Sylla Grollimund

SAM. 9 NOV À 13H30 AU CINÉMA LE CÉSAR

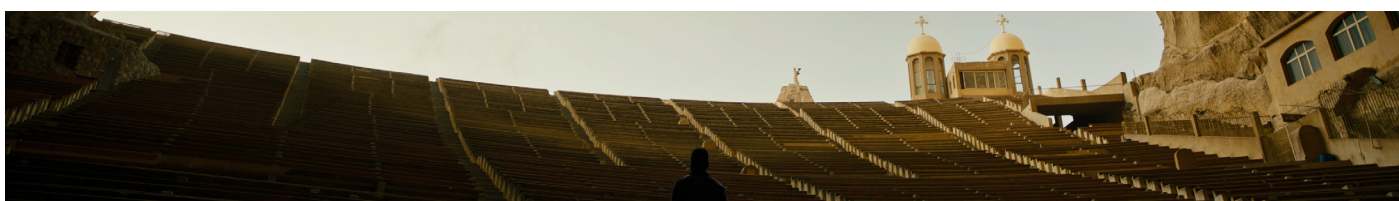
Dans ce court-métrage documentaire, entre images d'archive et dessins, Elen Sylla nous raconte le souvenir de la Villa Madjo, une maison à Évian-les-Bains. Le grenier et les meubles de celle-ci renferment les traces de la colonisation de la Côte d'Ivoire par la France. Elle nous raconte l'histoire de sa famille. Elen Sylla est

descendante de colon du côté de son père, il est blanc et né en Côte d'Ivoire. Armend, son grand père, est un grand voyageur qui passe ses vacances à la Villa Madjo. Jacques, sa femme accouchera de 3 enfants en Côte d'Ivoire. Pour des raisons de santé, la nouvelle famille s'installe définitivement à la Villa Madjo.

Sa mère, quant à elle, est noire et née en France d'un couple mixte. Elle grandit dans le contexte d'une France globalement raciste. Au bout d'un temps, les grand-parents, Ibrahim et Maryse, divorcent. Lui part en Suisse et elle le suit jusqu'à la frontière. La mère et le père d'Elen se rencontrent donc à Évian-les-Bains et emménagent à leur tour dans la Villa Madjo. Elle apprend donc l'existence de ce passé puis décide de brûler certains de ces souvenirs pour tourner la page et pour en créer de nouveaux qui lui appartiennent.



NOAN AUBERT



Je te promets le paradis de Morad Mostafa

DIM. 10 NOV À 18H AU VÉLO THÉÂTRE

LUN. 11 NOV À 11H AU CINÉMA LE CÉSAR

Dans *Je te promets le paradis* de Morad Mostafa, nous nous trouvons face à la destinée d'un personnage silencieux, presque froid, dont on ne sait rien. Nous sommes alors désespérés face à cet homme dont on cherche le but. Comme rien n'est dit au préalable sur le contexte de l'histoire ou de ses personnages, la curiosité du spectateur en est attisée.

Curiosité qui est soutenue par les dialogues minimalistes nous dévoilant des informations par petites tranches. C'est là que réside la force du court métrage, l'homme que nous suivons nous semble lointain et trace sa route de façon juste et déterminée. Alors que lui sait déjà comment agir, nous comme spectateurs avons simplement l'impression de suivre un personnage qui erre sans but précis. De plus, la photographie sublime, la colorimétrie forte et les contrastes marqués nous permettent d'apprécier l'histoire sans nous ennuyer.



KIMIO CANAT



Sur la tombe de mon père

de Jawahine Zentar

DIM. 10 NOV À 18H AU VÉLO THÉÂTRE

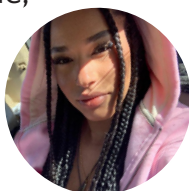
LUN. 11 NOV À 11H AU CINÉMA LE CÉSAR

J'ai vu *Sur la tombe de mon père* de Jawahine Zentar et, honnêtement, ça m'a vraiment marqué. D'habitude, je ne suis pas trop sensible aux drames familiaux on va dire, mais là, j'ai été captivée par l'histoire de Maine. Elle se bat jusqu'à la fin pour donner son « propre » au revoir à son père. Elle est un peu perdue, la seule qui ne parle pas sa langue natale et part au Maroc avec sa famille pour l'enterrement de son père, un pays et une culture qu'elle connaît à peine. Je me suis profondément retrouvée dans

cette idée de chercher ses racines, de ne pas savoir à quelle culture on appartient vraiment. Et puis, on sent que Maine est partagée entre deux mondes, la France où elle a grandi et le Maroc où elle découvre toute une partie de sa famille et de son identité. Le film ne donne pas forcément d'explication bien fondée sur certains passages, ce qui nous laisse nous questionner. Les paysages sont superbes, et

le film prend le temps de nous montrer la vie et les traditions marocaines sans clichés, ce qui m'a vraiment plu. J'ai aussi apprécié que le film ne tombe jamais dans le mélodrame ou l'exagération. Tout est traité avec une sincérité qui renforce la crédibilité de l'histoire, en rendant les personnages d'autant plus proches de nous, comme si je pouvais m'identifier à leurs émotions face à cette épreuve épouvantable.

Ce film explore la profondeur du deuil, plongeant le spectateur selon moi dans un voyage intime où chaque image, chaque silence qui n'en n'est pas vraiment un, chaque regard raconte la fragilité de la vie. A quel point perdre quelqu'un est soudain, on en ressort bouleversé.



CAPUCINE LEMPEREUR



Palestine Islands

de Nour Ben Salem & Julien Menanteau

SAM. 9 NOV À 18H AU GYMNASÉ DE ST-MICHEL

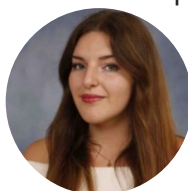
LUN. 11 NOV À 16H AU CINÉMA LE CÉSAR

Palestine Islands est un court-métrage réalisé par Nour Ben Salem et Julien Menanteau. Malgré le contexte actuel peu réjouissant, ce film demeure léger et agréable. Nous sommes plongés dans la vie d'un camp de réfugiés en Palestine, plus précisément dans le quotidien de Maha, une jeune palestinienne au caractère tenace et téméraire, mais dotée d'une grande générosité. Elle fait preuve d'une remarquable

force en élaborant un plan pour réaliser le rêve de son grand-père : revoir la mer. En détournant sa réalité pour apporter du bonheur à son grand-père, elle offre une leçon d'espoir à son entourage ainsi qu'aux spectateurs, démontrant que ce n'est pas la situation qui nous rend malheureux, mais plutôt notre manière de l'appréhender. Ce film dénonce les conditions de vie en Palestine qui engendrent un manque d'espoir pour sa population, à travers le désir du grand-père de revoir la mer. Ce souhait, qui pourrait sembler simple à première vue, apparaît en réalité comme une aspiration impossible dans le contexte actuel.

Sur le plan stylistique, nous remarquons que le cadre est assez resserré, alternant entre des plans taille et des plans serrés. Cette approche nous rapproche des personnages, nous faisant presque devenir un membre de la famille. Ce

qui me touche particulièrement dans ce film, c'est son aspect universel. La relation entre le grand-père et sa petite-fille émeut profondément.



CHAHRAZAD KASPAR



Sirènes de Sarah Malléon

SAM. 9 NOV À 18H AU GYMNASÉ DE ST-MICHEL

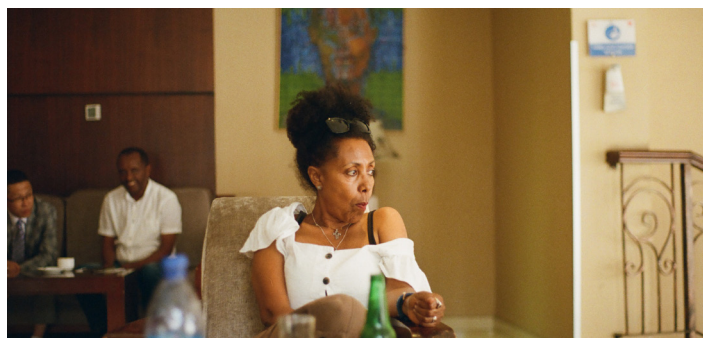
LUN. 11 NOV À 16H AU CINÉMA LE CÉSAR

Le court métrage qui est au premier abord une simple fiction sur une petite fille voulant être amie avec des sirènes, a en réalité un profond message faisant écho à notre monde à nous et ses problèmes. Dans le court métrage, les deux protagonistes sont un père et sa fille, qui vivent sur l'île d'Haïti.

Le titre parle de lui-même ; il y a sur l'île des sirènes, ces fameuses créatures marines qui normalement n'existent que dans les contes et les légendes. Mais ce n'est pas le cas ici, nous comprenons dès le départ que les sirènes existent, et tout le monde le sait déjà. En quoi ces sirènes font-elles donc écho à un problème sociétal nous concernant ? Ces sirènes sont en fait en réalité une métaphore renvoyant aux étrangers. Ceci explique la fin du court métrage, ainsi que l'apparence très humaine de ces créatures. A la fin, nous voyons qu'il n'y avait pas seulement des sirènes dans la mer, mais aussi sur terre. Cela renvoie aux étrangers et aux migrants qui viennent depuis la mer. Le père dit à sa fille ne pas aimer les sirènes, on comprend alors que celui-ci n'apprécie guère les étrangers : « Si une sirène venait, tu sais ce qu'elle ferait ? Elle te mangerait ». Lorsqu'il dit ça par exemple, nous avons encore une métaphore, celui-ci veut en fait lui dire que si les migrants venaient, ils prendraient la place et le travail des locaux. Cela devient plus clair au moment où ils ont vont à l'épicerie et qu'une femme (qu'on suppose migrante) a pris la place de l'ancienne marchande.

On comprend alors que le père est xénophobe. Celui-ci est en totale contradiction avec sa fille qui ne comprend pas sa haine et qui voudrait au contraire apprendre à les connaître et devenir leur amie : « Les sirènes ça ne fait pas de mal aux gens c'est gentil ». Outre une critique de la xénophobie super bien amenée, nous avons devant nous un court-métrage plus que bien réalisé avec, en effet, des techniques de cadrage, un montage, une colorimétrie, ainsi qu'une bande son superbes. Bande son qui nous rappelle elle aussi ce côté local, puisqu'on y chante en haïtien.

HANAÉ
COSSIO-LADINETTI



Le médaillon de Ruth Hunduma

DIM. 10 NOV À 18H AU VÉLO THÉÂTRE

LUN. 11 NOV À 11H AU CINÉMA LE CÉSAR

Le médaillon est un court métrage documentaire réalisé par Ruth Hunduma en 2023. Ce film constitué d'images d'archive et de témoignages poignants parle de La "terreur rouge" en Ethiopie, une période de violence causée par un régime communiste militarisé. Ce film est très intéressant car on y parle d'une période méconnue du grand public mais aussi car la réalisatrice n'essaie pas de nous culpabiliser comme la plupart des autres films sur le sujet, mais nous fait plutôt découvrir cette période de l'histoire sur un ton de rire et de retrouvailles des personnages.

GILLES
ROCARPIN MOIRENC





L'histoire de Souleymane de Boris Lojkin

SORTIE LE 9 OCTOBRE 2024

Souleymane est un des livreurs de repas qui arpentent la capitale à toute vitesse. Préparant l'entretien qui lui permettra d'obtenir ses papiers, il n'est pas prêt à réciter l'histoire qu'on lui a attribuée. Pourtant son histoire lui est propre et doit être racontée.

À l'image de celle-ci, le montage haletant ne nous accorde pas une seconde et les lumières nous plongent dans une ambiance obscure oppressante. Nous le suivons, arpentant

les rues à toute vitesse. Nous vivons le temps de 1h32 un fragment de sa vie, si singulière et en même temps si plurielle.

À travers ce film, le réalisateur Boris Lojkin nous peint une réalité que nous ne voyons pas, ou que nous ne voulons pas voir. Une réalité que le cinéma dévoile à travers l'image, les regards, les actions, les réactions auxquels Souleymane est confronté. Cette réalité dont nous nous déconnectons aussitôt levés des sièges confortables de cette salle chauffée.

Osons plutôt espérer que ce film intense aura marqué les esprits et que ces spectateurs sauront être plus conscients des conditions de toutes ces personnes exilées ou dans des situations similaires.

VALENTINE ANDRÉ



Septembre sans attendre de Jonás Trueba

SORTIE LE 28 AOÛT 2024

Ce long métrage réalisé par Jonás Trueba est sélectionné dans *La Quinzaine des Cinéastes*, une section parallèle du festival de Cannes.

Ale, réalisatrice, et Alex, acteur, décident de se séparer paisiblement après quinze ans de vie commune. Pour marquer l'événement, ils veulent organiser une fête de rupture, suivant la philosophie du père d'Ale qui affirme qu'il vaut mieux célébrer les séparations que les mariages.

NOAN AUBERT



Ils informent leurs proches et amis de leur décision. Dans cette drôle de comédie, tout semble se répéter et se mélanger. L'intrigue est marquée essentiellement par une répétition de cette annonce à leurs proches, tous passent par l'incompréhension puis ont des réactions diverses qui vont de l'acceptation à la tentative de dissuasion. Le film de Jonás Trueba se confond avec celui monté par Ale créant ainsi une profonde perturbation chez les spectateurs qui ne distinguent plus la réalité du film.

Cette séparation paraît tout aussi confuse que les limites du film. Derrière cette volonté de se séparer par une fête, derrière l'annonce de la décision de Ale et Alex qui semblent plus vouloir se convaincre eux-mêmes que leurs proches, l'amour semble encore présent dans ce couple vieux de 15 ans.